

Im abschließenden vierten Teil mit dem Titel „Patrimoine en crise? Politiques de transformation“ fällt es schwer, eine verbindende inhaltliche Klammer kenntlich zu machen. Der Beitrag von Tobias Möllmer (Innsbruck) und Christiane Weber (Stuttgart) führt chronologisch an den Beginn des 20. Jahrhunderts zurück und untersucht Paradigmenwechsel der Denkmalpflege im Elsass während der deutschen Annexionsepoche 1871–1918. Christoph Breser (Salzburg) wendet sich der Resemantisierung des faschistischen Architekturerbis in der Ära Berlusconi zu und stützt sich hierbei auf die ideologisch entkontextualisierte Präsentation von Bauwerken der Jahre 1922–1943 auf den Webseiten der staatlichen italienischen Denkmalpflege und regionaler Architektenkammern. Gesine Schuster (Lucca) widmet sich in ihrem Beitrag der Frage, wie die institutionelle Behandlung des baukulturellen Erbes in der DDR im wiedervereinigten Deutschland bewertet, bewahrt oder unsichtbar gemacht worden ist.

Die in dem Band behandelten Schauplätze, Institutionen und Konzepte werden in ihrer Komplementarität erkennbar, wenn man sie auf Grensräume, politische Systemwechsel und lokal situierte Wahrnehmungen fokussiert. Auf eindrucksvolle Weise wird diese Synthese in dem Beitrag von Susanne Müller (Metz) geleistet, der entgegen akademischen Konventionen wenige Worte umfasst und vielmehr auf die sprechende Evidenz des Bildes vertraut: In der Mitte des Buchblocks wird die Seitenfolge durch eine neunteilige, über den gesamten Satzspiegel gelegte Foto-strecke der Autorin unterbrochen. Die beeindruckenden Monochrombilder sind der Gedenkstätte Gestapo-Lager Neue Bremm am südwestlichen Stadtrand von Saarbrücken gewidmet. Gezeigt wird ein menschenleerer „non-lieu de mémoire“ (S. 133–138) als eine Ansammlung von Spuren, Texturen und Kontrasten. Die hier visuell dokumentierte Dissonanz ist auf paradoxe Weise dumpf und dröhnend zugleich.

Joachim Rees, Saarbrücken

Dausend, Ulrike/Lüsebrink, Hans-Jürgen/Rampeltshammer, Luitpold (dir.): *Protestbewegungen und Protestkulturen im deutsch-französischen, europäischen und globalen Kontext. Soziale Akteure, politische und mediale Ausdrucksformen, transkulturelle Dimensionen*, Saarbrücken 2023, 404 p.

La publication est issue d'un séminaire qui s'est tenu à l'Université de la Sarre pendant l'hiver 2020–2021, portant sur les cultures de la contestation depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui, en France, en Allemagne et dans un contexte européen ou international : mouvements ouvriers anglais, civiques (Pérou) ou artistiques (Brésil) sud-américains. La variété des terrains se reflète dans la diversité des écritures, qui peuvent être factuelle, socio-historique ou encore la traduction d'une contribution écrite dans une autre langue originale. La longueur des douze articles varie de

six pages pour une remémoration de la façon dont un jeune étudiant pouvait vivre la période menant à 1968 (Reinhard Klimmt dans « Ein Kommentar zur Studierendenkultur der 1950er–1960er-Jahre » à 45 pages pour des dossiers sur des formes de contestation contemporaines, les actions judiciaires écologiques (« Der Fall Huaraz »)¹ ou la « guérilla jardinière » dans « Lokale (Protest- ?) Formen des *urban gardening* ». L'ordre des textes suit la chronologie, depuis les mouvements des années 1960 aux épisodes les plus récents, « *ArtResist 2021* » au Brésil. L'unité du volume est donnée par la notion de 'Protest' en allemand, 'contestation' en français, notions expliquées dans l'introduction des éditeur·rice·s du volume sous ses aspects politiques, sociologiques et culturels.

Le premier axe selon lequel envisager ces études relève de l'histoire longue, qui considère les mouvements syndicaux ou éclatant spontanément lors de débâcles économiques en les rapportant à la crise de la désindustrialisation qu'a connue l'Europe depuis la fin des années 1970. Sans aller jusqu'à écrire – mais le·la lecteur·rice y pense pour lui·elle – « it's the economy, stupid ! »², Lutz Raphael, dans « Zwischen kalkulierter Eskalation und Aufruhr » présente des drames socio-économiques dans la sidérurgie française (Longwy), les mines anglaises ou les aciéries Thyssen de la Ruhr qui ont débouché sur des conflits parfois violents, physiquement comme symboliquement. Il avance (p. 41–42) qu'une logique de désespoir social relie l'agitation des années 80 à la crise des banlieues en France (2005) ou au mouvement des Gilets jaunes de l'hiver 2018–2019, les gouvernements successifs n'ayant pas su résorber le chômage consécutif à cette désindustrialisation européenne. C'est dans la même veine qu'il faut lire l'article suivant, de Gérard Noiriel, traduit en allemand d'une publication intitulée « Le 'populaire' comme relation de pouvoir ». Sans revenir à la discussion entre 'l'histoire vue d'en haut' et 'l'histoire vue d'en bas', l'analyste suggère que les relations modernes de domination sociale, beaucoup plus internalisées qu'à l'époque féodale, provoquent en retour des résistances nouvelles, dont la violence occasionnelle provient de l'absence de dialogue politique. Cette idée se retrouve en filigrane dans deux articles consacrés aux Gilets jaunes, de Franziska Treder « Die Debatte um die französische Protestbewegung der *Gilets jaunes* », et de Florian Lisson « Die Kritik sozialer Ungleichheit und der Ausdruck von Elitenkritik am Beispiel der Protestbewegung der *Gilets jaunes* und der *Sammlungsbewegung Aufstehen* » : la première, après un rappel des faits, décrit la réception du mouvement dans les presses française et allemande, le second rapporte ce nouveau type de

1 Afin de ne pas alourdir la lecture, en général, seul le début du titre sera indiqué dans le compte-rendu, la plupart faisant deux lignes ou plus.

2 Slogan de la campagne présidentielle de Bill Clinton en 1992, créé par son stratège James Carville. Il rappelait que la principale préoccupation des électeur·rice·s était la récession économique, un facteur clé de la défaite de George H. W. Bush. L'expression est depuis utilisée pour souligner le poids des enjeux économiques en politique.

manifestation d'indignation (« neue[r] Typus postdemokratischer 'Empörungsbebewegungen' », p. 327) aux thèses de Colin Crouch sur « la post-démocratie ». Même si la référence manque dans la bibliographie, les allusions à la perte de légitimité des gouvernements dits démocratiques renvoient en filigrane à cet ouvrage paru en anglais en 2004 et traduit en français en 2013, imputant les explosions protestataires européennes au sentiment d'abandon de la population par des gouvernements tentés par l'autoritarisme.

Le deuxième groupe thématique revient sur l'évènement prototypique qu'a constitué la crise de mai 1968 et suggère qu'il est toujours possible de dire à son sujet des choses nouvelles en se tenant également éloigné de la diffamation politique comme de la mythification enthousiaste. Une des caractéristiques de la contestation de l'époque était sa franchise directe, une authenticité radicale qui conduisait à inventer d'autres formes de vie. L'article de Franziska Brachmann, « Neue Protestformen und alternative Lebensstile der 68er-Bewegung », témoigne, à l'exemple des *Kinderläden*, ancêtres des crèches familiales, que le projet alternatif des années 1970 était un projet social comme sociétal. L'article d'Axel Redmer dépeint une ambition commune à cette époque à conjuguer les refus de l'autorité, de la militarisation, du consumérisme et du conformisme dans « Ländliche Jugendproteste der 68er-Zeit und ihre Vorgeschichte », et argumente que la campagne ressentait les mêmes aspirations que la ville.

Le troisième ensemble de contributions donne des éclairages forcément dissemblables sur des épisodes ou mouvements contestataires récents. On y trouvera aussi bien un article sur le *urban gardening* comme forme protestataire née en Grande-Bretagne d'après le principe « jardiner, c'est résister »³ qu'un article retraçant l'action judiciaire d'un paysan péruvien contre le géant énergétique allemand RWE au motif que la fonte glaciaire, dans laquelle RWE porte une responsabilité, menace son village andin dans « Der Fall Huaraz : ein peruanischer Bauer verklagt RWE ». Même si la culture d'un groupe social contestataire diverge nécessairement de celle de l'industrie culturelle ou de la culture de masse, la notion de 'révolution culturelle', appliquée à 1968 et sa postérité, justifie l'inclusion de la contribution « *ArtResist 2021 – Kunst und Widerstand in der Underground-Szene Rio de Janeiros* ». Le lien entre le thème de la contestation et les livres de jeunesse afro-américains décolonialistes dans « I look at books as being a form of activism » relève de ce même effort de trouver un potentiel corrosif au militantisme sociétal.

L'ouvrage réunit des mouvements de mécontentement et des initiatives à changer la société sur ces soixante dernières années qui corrigent l'harmonie projetée par le discours médiatique sur les Trente Glorieuses, le miracle économique allemand ou l'époque d'avant les réseaux sociaux. On regrettera l'absence de considérations linguistiques montrant, peut-être, la part prise par la néologie ou l'expressivité

3 Slogan répandu dans les milieux écologiques et décroissants français.

stylistique au langage de ces contestations. Seul un petit corpus de métaphores de la presse dans la contribution de Franziska Treder montre comment celles-ci soutiennent la représentation peignant les protestataires comme des dangers incontrôlables. Également d'intérêt, quelques considérations pragma-sémiotiques dans Ines Casper « Von der lokalen Betroffenheit zur globalen Gerechtigkeit » dessinent un fil conduisant des *sit-ins* soixante-huitards aux activistes du climat se collant par le fond de pantalon aux autoroutes berlinoises. Il est dommage que des coquilles régulières, qu'elles soient dues au '*Druckteufel*' ou à des lacunes linguistiques chez ces parfois très jeunes auteur-e-s, perturbent la lecture à l'exemple du sous-titre « Das Fallbeispiel : Klage des peruanischen Bauern Saúl Luciana Lliuya gegen den [sic] deutschen Energie » (p. 203). Mais bien documenté et souvent pittoresque, cet ouvrage de regards croisés sur l'Allemagne, la France, l'Europe et quelques autres endroits de la planète montre bien que l'insatisfaction avec le monde environnant ne tarit pas le dynamisme à œuvrer pour le changer.

Odile Schneider-Mizony, Strasbourg

Didion, Philipp/May, Sarah Alyssa/Nicklas, Jasmin (dir.): *Zeitgeschichte transnational. Politik – Gesellschaft – Kultur – Sport in Deutschland, Frankreich und Europa*, Stuttgart 2024, 308 p.

Sympathique initiative que cette collection publiée en hommage à Dietmar Hüser, petit cadeau d'anniversaire à l'occasion de ses 60 ans de la part d'une ribambelle de plumes visiblement désireuses d'exprimer leur gratitude envers celui qui pour beaucoup d'entre elles a fait figure de mentor.

Au fur et à mesure qu'on avance dans ce recueil de quatorze chapitres – tous écrits en allemand – qui composent l'ouvrage (en plus d'un avant-propos amical de Rainer Hudemann et d'une introduction conceptuelle de la part des trois éditeur-ice-s), on s'aperçoit que les quinze auteur-ice-s sont avant tout reconnaissant-e-s à Dietmar Hüser de leur avoir transmis une double passion qu'il a lui-même incarnée depuis plusieurs décennies maintenant. C'est celle de l'histoire du temps présent qui s'écrit autant à travers les grandes évolutions politiques et sociétales que par la culture populaire au sens le plus large, du rap au foot, pour ne citer que deux de ses centres d'intérêt les plus saillants. Reconnaisant-e-s, ils-elles le sont sans doute aussi pour avoir été encouragé-e-s à persister dans leur appétence pour des thématiques hors des sentiers battus.

Car du courage, il en faut pour s'affranchir des canons disciplinaires et des prismes nationaux, toujours au risque d'être estampillé 'touche-à-tout', infamie suprême dans un monde universitaire hyper-spécialisé.